

« Trudeau la tapette »

Suzanne Robert

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

Pierre Elliott Trudeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32708ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (2001). « Trudeau la tapette ». *Liberté*, 43(1), 14–15.

« Trudeau la tapette »¹

Suzanne Robert

En 1968, alors qu'Hubert Aquin publie *Trou de mémoire*, que les manifestations étudiantes et ouvrières se multiplient dans toute l'Europe, que les Russes envahissent la Tchécoslovaquie, pendant que Marguerite Yourcenar termine *L'œuvre au noir*, que des astrophysiciens britanniques découvrent l'existence de pulsars, que le pape Paul VI se prononce contre la contraception, et au moment même où René Lévesque fonde le Parti québécois, un grand malheur s'abat sur le Québec : le 25 juin, Pierre Elliott Trudeau est élu au poste de premier ministre du Canada.

Pour le Canada somnifère, qui n'a connu que peu de périodes de réveil – le chemin de fer *coast to coast* du premier ministre John A. Mac Donald en 1886 ? le prix Nobel de la Paix décerné au premier ministre Lester B. Pearson en 1956 ? –, l'avènement du Prince Trudeau constitue un bonheur inespéré. À 49 ans, riche et brillant bicéphale (une tête Québec-phobe, une autre Canada-phile), beau gosse et beau parleur, arrogant, manipulateur, méprisant, snobinard dandy qui, au début de la vingtaine, au lieu d'aller guerroyer contre le nazisme triomphant, se promenait de par le vaste monde, Trudeau se révéla utopiste par orgueil, par

¹ Expression tirée du Manifeste du FLQ, tel que lu sur les ondes de Radio-Canada par Gaétan Montreuil en octobre 1970.

entêtement et par haine du « *lousy French* »² des Québécois. Il forgea l'avenir de l'impossible Canada sur un sophisme qui servait bien sa nature machiavélique et qui n'eut pas même l'apparence d'un paradoxe pour qui était sous le charme princier : il faut, dictait le sophisme, avoir l'air de protéger les Québécois tout en leur tirant le tapis sous le pied. Ainsi naquirent le bilinguisme, lequel n'exista véritablement qu'au Québec, le multiculturalisme, lequel rendit le Québec semblable aux minorités du reste du pays, et la Charte des droits et libertés, laquelle soumit les droits collectifs (par exemple, la loi 101) aux droits individuels gardés par les cerbères des tribunaux.

Il y eut toutefois un moment tragique dans la vie du Prince, un drame shakespearien où vint souffler sur sa raison le vent de la passion démentielle : les événements d'Octobre 70. Le Prince devint un fou que rien n'arrête. La frénésie du pouvoir ultime, le délire de la vertu, l'ivresse de la hargne firent subitement du charmant et cultivé bellâtre un dictateur d'occasion. Perdant tout contrôle, versant dans la démesure, il fit promulguer la Loi des mesures de guerre.

La présence des soldats autour de l'Université de Montréal où j'y étudiais l'anthropologie m'a donné une leçon que je ne veux pas oublier : la liberté est certes le contraire de l'oppression, mais elle a tendance à ne pas être vigilante face aux subtiles expressions de son antonyme. Je ne suis pas certaine, par exemple, que Drapeau, Bourassa et Trudeau aient détenu un pouvoir inoffensif comparativement à celui des anglophones, comme les felquistes semblaient l'affirmer dans leur manifeste : « Drapeau le dog, Bourassa le serin des Simard, Trudeau la tapette, c'est des *peanuts*. » Les agissements des *peanuts* sont parfois aussi dommageables pour le destin des peuples que ceux des *big boss* que dénonçait le manifeste de 70.

Le Canada n'est pas mon pays. Et l'absence de pays reste un état fragile, aussi fragile que la liberté. Voilà bien ce que je retire du règne Trudeau.

² Insulte préférée de PET à notre égard.